

L'émancipation de la femme dans *La légende de M'Pfoumou Ma Mazono* de Jean Malonga, *Les Petits garçons naissent aussi des étoiles* d'Emmanuel Dongala et *La chaise dorée* de Bévéc

Rony Dévyllers YALA KOUANDZI*

Brel BATANGOUNA**

Résumé

La plupart du temps, le roman africain traite des faits de société. Dans cette optique, il sert de cadre d'expression féministe privilégié à nombre d'auteurs engagés pour la cause. Jean Malonga, Emmanuel Dongala et Bévéc en font partie. Leurs romans respectifs, notamment *La Légende de M'Pfoumou Ma Mazono*, *Les Petits garçons naissent aussi des étoiles* et *La Chaise dorée* sont de véritables tableaux descriptifs de la condition de la femme africaine. Dans l'univers traditionnel, l'image de la femme est peu reluisante. Celle-ci est prise pour un être faible dont le rôle se limite à l'éducation des enfants et aux travaux ménagers. Nombre de stéréotypes sur la femme sont encore vivaces dans la société moderne. Longtemps exclue des cercles de prises de décisions, privée de libertés fondamentales, la femme ne peut pas s'épanouir. Ne pouvant plus supporter cette situation, celle-ci se révolte. Elle se démarque psychologiquement de la situation qui lui est imposée, s'engage dans la lutte pour l'émancipation du genre et l'instauration d'un ordre juste et équitable.

Mots-clés

Femme africaine, rôle, condition, stéréotypes, image peu reluisante, émancipation

Abstract

Most of the time, the African novel deals with social facts. From this perspective, it serves as a privileged framework for feminist expression for many authors committed to the cause. Jean Malonga, Emmanuel Dongala and Bévéc are among them. Their respective

* Maître-Assistant CAMES, Université Marien Ngouabi (République du Congo)

** Mastéran Université Blaise Pascal, Clairmont Ferrand 2-France

novels, notably *La Légende de M'Pfoumou Ma Mazono*, *Les Petits garçons naissent aussi des étoiles* and *La chose dorée* are true descriptive paintings of the condition of African women. In the traditional world, the image of women is bleak. She is taken for a weak being whose role is limited to the education of children and housework. Many stereotypes about women are still present in modern space. Long excluded from decision-making circles, deprived of fundamental freedoms, women cannot thrive. Unable to bear this situation any longer, she rebelled. She stands out psychologically from the situation imposed on her, engages in the struggle for gender emancipation and the establishment of a just and equitable order.

Keywords

African woman, role, condition, stereotypes, poor image, emancipation.

Introduction

Le roman africain est un cadre d'expression idéologique par excellence. Les romanciers africains s'intéressent beaucoup aux questions politiques qui conditionnent le recul, « la stagnation » ou le progrès de la société. A propos, ils développent plusieurs idées, présentent leur vision du monde. Dans cette optique, le roman, genre entretenant une étroite relation avec la société, devient un véritable moyen par lequel l'écrivain combat des idées rétrogrades sur la condition de la femme dans la société, participe de la lutte pour son émancipation.

Le Robert de poche 2012 définit l'émancipation comme le fait d'affranchir ou de s'affranchir d'une autorité, de servitude ou de préjugés. A titre illustratif, le fait pour une femme de ne plus être considérée ou de ne plus se considérer comme un être inférieur à l'homme et d'exercer un métier jadis dit d'homme, fait d'elle une femme émancipée.

La problématique de l'émancipation de la femme africaine intéresse plusieurs écrivains africains. C'est le cas de Jean Malonga dans *La Légende de M'Pfoumou Ma Mazono*, d'Emmanuel Dongala dans *Les Petits garçons naissent aussi des étoiles* et de Bevic dans *La Chaise dorée*.

L'histoire racontée dans le premier roman se situe au cœur de la société traditionnelle kongo où coexistent deux clans : N'Tsoundi et

N'Tsembo. L'héroïne Hakoula, épouse de Bitouala, se permet de s'octroyer des libertés sur le plan sentimental. En effet, insatisfaite des performances sexuelles de son mari, Bitouala, elle « collectionne » les hommes comme des objets d'art (J. Malonga, 1954, p. 39-40). Elle se livre même constamment à leur esclave, Bizenga, ce qui va à l'encontre de la tradition. Surprise en pleins ébats avec celui-ci, elle s'enfuit de Mandzakala, pour échapper à la furie de son époux et de son clan déterminé à la châtier. Déjà enceinte de Bitouala, elle se retrouve dans une forêt, accouche d'un petit garçon qui devient plus tard le chef de N'Tsangou, une cité nouvelle qu'il crée, où la femme a voix au chapitre. Le récit du deuxième roman a pour cadre spatial la campagne et la ville. Le protagoniste, Matapari, relate l'histoire politique de son pays, avant et après l'indépendance. Sa mère, femme décomplexée, fait preuve d'un courage extraordinaire : elle participe aux côtés de son mari à l'avènement de la démocratie dans le pays. Quant au troisième ouvrage, il retrace l'histoire d'un pays fictif, le Gocon, où, pour la première fois, une femme vient de remporter l'élection présidentielle. La nouvelle présidente qui, par son intrépidité et son intelligence, dément les préjugés des hommes sur les femmes, parvient à sortir la nation du marasme économique et de la misère sociale. Mais son rival, le phallocrate Luc Mobali Monéné, candidat malheureux et ancien président du Gocon, veut à tout prix reconquérir son fauteuil.

Des trois œuvres, seule *La légende de M'Pfoutou Ma Mazono* a fait l'objet d'un regard critique relatif au féminisme par le couple (A. Chemain, 1979, p. 43-44). Celui-ci souligne que *La légende de M'pfoutou Ma Mazono* est un ouvrage engagé sur la condition de la femme dans la société. Cet engagement se traduit par le plaidoyer d'Hakoula en faveur des femmes vilipendées par la tradition. Toutefois, les critiques ne mettent pas un accent sur le processus d'émancipation de la femme. Il nous paraît intéressant de l'examiner, en plus de ce roman, dans les fictions romanesques de Dongala et Bévic.

Notre objectif, dans ce travail consiste à répondre à la question centrale suivante : comment Jean Malonga, Emmanuel Dongala et Bevic militent-ils pour l'émancipation de la femme, respectivement dans *La Légende de M'Pfoutou Ma Mazono*, *Les Petits garçons naissent aussi des étoiles* et *La chaise dorée* ?

À cette question, nous proposons, en guise de réponse à vérifier, l'hypothèse selon laquelle, Jean Malonga, Emmanuel Dongala et Bevic militent pour l'émancipation de la femme en présentant dans leurs œuvres des faits qui concourent à détruire les clichés péjoratifs ou des préjugés émis sur celle-ci, en mettant en exergue ses potentialités qui se traduisent par l'exercice des métiers et l'entreprise d'actions autrefois « réservés » aux hommes.

La thématologie des œuvres devant être menée ici se fondera sur l'approche thématique théorisée par J. P. Richard, qui consiste à saisir, à travers la logique des sensations, la manière originale dont un auteur perçoit la réalité du monde (1955, p.10). Celle-ci sera sous-tendue par la théorie de la doxa. « La doxa désigne l'ensemble des opinions et des modèles généralement admis comme normaux, et donc dominants, au sein d'une société à un moment donné » (J.-F. Chassy, 2002, p. 162). Roland Barthes désigne par doxa, l'ensemble des représentations collectives qui forment l'opinion publique (Barthes 1975, p.51). Pour R. Amossy, la doxa peut s'exprimer suivant deux modes d'argumentation : implicite et explicite¹.

S'agissant du plan, une subdivision de notre travail en deux points paraît s'imposer. Le premier relatif à la perception de la femme dans la société traditionnelle fait état de sa condition et de son image. Le second traite de sa marche vers l'émancipation.

1. La femme dans l'univers traditionnel

1.1. Doxa et situation de la femme

Les auteurs africains en général et congolais en particulier, intéressés par la question de l'émancipation de la femme, ne manquent pas d'évoquer son sort relativement à la tradition ainsi que son attitude face à celle-ci, car l'émancipation suppose une opposition à une condition première. Le concept induit donc l'idée d'une situation nouvelle, évoluée, différente d'une première jugée intolérable ou inacceptable.

¹ R. Amossy, 2012, p.182-201 cité par N. G. Katharina, 2013, « La doxa au travail, étude d'une polémique française », mémoire de Master in bora.uib » nphandle.

L'Afrique est un continent qui a su jusqu'ici préserver son héritage du passé, même si l'Occident exerce sur elle une séduction dont les effets sont partout visibles. L'espace traditionnel reste aussi présent dans le vécu quotidien de ses habitants. Dans la société africaine traditionnelle, les « [...] lois sont implacables, inexorables. Toute transgression même avec les circonstances atténuantes, entraîne des sanctions ultimes : la perte de sa liberté ou la mort » (J. Malonga, 1954, p.88). Ici, la loi traditionnelle formalise et véhicule la doxa qui apparaît clairement, pour reprendre les termes de R. Barthes (1975, p. 51), comme « l'Opinion publique, l'Esprit majoritaire, le Consensus petit-bourgeois, la Voix du Naturel, la Violence du Préjugé ». Dans la même optique, J. B. Antsué (2018, p.14) écrit : « Dans la société traditionnelle, la doxa traduit la vision que les ethnies ont de la vie et du monde ».

C'est fort de la pensée traditionnelle, mieux, des préjugés collectifs sur la femme, que les hommes l'excluent du cercle où se prennent les grandes décisions. Pour eux, elle doit rester à la maison pour s'occuper de son foyer. On le voit lors des pourparlers relatifs au mariage d'Hakoula et Bitouala. M'Polo, la mère de la fille, se retire de l'endroit qui abrite le conclave et va rejoindre les autres femmes pour ne pas être aperçue par Bitouala : « Il faut en effet dire au lecteur que la coutume interdit formellement à la belle-mère et au gendre de se voir, se parler et se toucher sous peine de sanctions terribles » (J. Malonga, 1954, p. 25). Ce faisant, la femme n'a pas le droit de siéger avec les hommes, même pour des questions qui la concernent directement. Aussi, dans *La Légende de M'Pfoumou Ma Mazono*, le narrateur souligne : « A l'égard de la femme, la sévérité de la coutume dépasse l'imaginable. Moins qu'un esclave, la femme ne peut se marier selon ses goûts, son penchant naturel. Elle est cédée suivant la volonté des parents par besoin de lucre ou par servitudes claniques » (J. Malonga, 1954, p.88). Comme le dénote Calixte Beyala, le corps de la femme ne lui appartient pas. Dans ce sens, elle n'a aucun droit de disposer de son sexe comme elle veut ; elle ne peut pas coucher avec un homme, si ce n'est dans le cadre du mariage. Ainsi par exemple, de retour d'une sortie avec Jean Zepp, la protagoniste Ateba subit de la part d'une vieille le test de l'œuf visant à vérifier sa virginité : « Elle [une vieille] demande à Ateba de s'accroupir et d'enlever sa culotte (...). La voix chevrotante de la vieille clamant qu'elle est intacte la

sort de l'engourdissement torpide » (C. Beyala, 1987, p. 69). Elle le vit telle une grande humiliation.

Les hommes traditionnalistes n'hésitent pas à qualifier la femme d'être inférieur. Il lui est interdit de regarder l'homme dans les yeux ou d'élever la voix quand ce dernier lui parle, de le contredire. C'est ce que l'imam Moussa Koulibaly fait publiquement savoir dans la concession de Badian, à l'occasion de la cérémonie de réconciliation de ce dernier avec sa femme, suite à une dispute suivie d'une bagarre au cours de laquelle celle-ci a « copieusement » battu le phallocrate jusqu'à lui écrabouiller les testicules, à l'aide d'un pilon : « Moi, Moussa Koulibaly jamais je n'admettrai que la femme élève la voix quand je parle » (M. Konaté, 1986, p. 138). Hakoula dénonce cette infériorisation de la femme en le faisant remarquer à son fils Ma Mazono, après qu'elle lui a raconté sa mésaventure : "Je constate que toi aussi comme tous ceux de ton sexe tu te fais une mauvaise opinion de la femme. Pour les hommes, la femme est une « Force » inférieure" (J. Malonga, 1954, p. 96). Contrairement à ce qu'elle pense, Ma Mazono n'est pas machiste. D'ailleurs, il contribuera, comme nous le verrons dans le point suivant, à l'émancipation de la femme. Pendant longtemps, les 'Goconais', peuple du Gocon dans *La chaise dorée* de Bevic, considèrent la femme comme un être incapable de réfléchir et de formuler une idée objective. Ce qui la disqualifie des cercles de décisions.

C'est la raison pour laquelle dans leur imaginaire, il est impossible qu'une femme dirige le pays. C'est ce qui justifie la rare présence des femmes dans la sphère politique. Marie Pierre Sydoé, l'unique femme à briguer la magistrature suprême, en compétition avec un candidat très connu, notamment Luc Mobali Monéné, le président sortant déterminé à rempiler, est victime d'une terrible campagne de dénigrement, principalement orchestrée par ce dernier. Devant un public acquis à sa cause, il affirme avec force qu'elle est incapable de bon jugement politique, qu'elle ne connaît rien en matière de gestion de la chose publique : « Soyez rassurés, mes chers amis, je n'en ferai qu'une bouchée et cette audacieuse et aventurière femme ne verra que du sang couler entre ses jambes » (Bevic, 2010, p. 23). Ses partisans vont répondre cette idée dans le pays. Badian ainsi que d'autres personnages masculins ont la même perception dans *Fils du chaos* de Moussa Konaté. Pour eux, la femme est un grand enfant, un être qui

ne grandit jamais, du point de vue psychologique. C'est ce qu'un griot rappelle à Badian : « Vois-tu, Badian, la femme est ce qu'elle est : quel que soit son âge, elle demeurera toujours un enfant » (M. Konaté, 1986, p. 138). On comprend dès lors pourquoi elle est aussi prise pour un être passionnel, dont « l'esprit » se trouve dans ses fesses (idem, p. 139), car dénuée de cervelle. Dès lors, il paraît impossible de l'associer au règlement des problèmes communautaires.

Pour plusieurs hommes, la présence de la femme exerce une influence négative dans la résolution des problèmes. Ce préjugé bien incrusté en la femme l'emmène elle-même à ne pas oser s'approcher du *mbongui*, où les hommes traitent des affaires sérieuses. Ainsi, lorsque Mi Tsembo et Bidounga engagent des pourparlers en vue de la conclusion du mariage de leurs enfants, M'Polo et ses filles s'éloignent :

M'Polo rappelle enfin ses filles près d'elle, pour laisser aux hommes le temps de se dire ce que les femmes ne peuvent que deviner, parce qu'on les tient jalousement à l'écart de tous les problèmes sociaux, même quand il s'agit de leur sort, de leur avenir, de leur vie. Laissons donc les femmes à leur cuisine surveillent la marmite où finit de cuire le silure, la boulette de courage, apprêter enfin le repas [...] (J. Malonga, 1954, p. 17).

Il est aussi interdit à la femme de prendre des initiatives de quelque nature que ce soit sans l'aval du mari qui, généralement, ne lui fait pas confiance. De toute évidence, la tradition accorde peu de droits à la femme à propos de laquelle les hommes entretiennent une image peu reluisante, à plusieurs facettes.

1.2. L'image de la femme

L'image de la femme tient au statut que lui confère le « droit coutumier ». Dans cette optique, elle n'est perçue que comme une aide pour l'homme, une mère, une éducatrice, un être passionnel.

1.2.1. La femme : une aide pour l'homme

Nous le relevons dans *Les Petits garçons naissent aussi des étoiles*. Absente du village Ibibiti pendant quelques jours, la mère de Matapari trouve sa maison baignant dans un désordre répugnant à son retour. Elle s'emploie à y remettre de l'ordre avec le concours de ses enfants :

À peine avait-elle déposé ses bagages et remis à papa les gros plis qu'on lui avait adressés de la capitale qu'elle eut tôt fait de trouver que la maison était en désordre ; elle a commencé par nous demander de ranger dans notre chambre nos vêtements, nos chaussettes et nos chaussures qui traînaient un peu partout(...) Elle nous a ensuite demandé de balayer la maison et la cour ; puis de faire la vaisselle ; puis de trier nos habits sales parce qu'elle allait faire une grosse lessive (E. Dongala, 2006, p. 247-248).

La femme est avant tout perçue comme l'être qui assure le mieux les tâches ménagères dans un foyer. D'elle en dépendent l'harmonie et l'ordre. C'est ce qui ressort de l'argumentation de Mi-Tsembo, lorsqu'il vient réclamer la main d'Hakoula auprès de Bidounga. Elle s'organise autour de quatre points dont le vide et le désordre qui caractérisent une maison dont la femme est absente : « Chez moi, les cruches sont pleines de toiles d'araignées, les marmites servent de nids aux cancrelats. J'estime qu'il est temps de nettoyer les unes et les autres » (J. Malonga, 1954, p. 18-19). C'est conscient de l'incapacité de son neveu à s'occuper convenablement de lui que le notable suggère l'idée que lui soit donnée une épouse pour son neveu Bitouala. Devenue épouse, Hakoula entretient fort bien son foyer et n'a pas son égale dans l'exécution des travaux champêtres, si bien qu'elle devient le centre de toutes les attentions à Kali-Kadi, village où réside le couple. C'est ainsi que tout le clan l'admire pour son savoir-faire et son dévouement au travail. C'est une femme qui sait cuisiner. Et sa cuisine suscite l'appétit des sages qui n'ont de cesse de l'apprécier à sa juste valeur.

La femme, prise pour une aide pour l'homme, est aussi perçue comme une source de conolation sur le plan sexuel. Organe de reproduction et source de plaisir, le sexe féminin bien entretenu et bien utilisé contribue, par l'acte d'accouplement, à la stabilité du foyer. Ce qui pousse bien de fois la femme à recourir à quelques

potions magiques chaque fois que cela doit se faire pour procurer plus de plaisir à son « homme ». Cette dernière doit s'y appliquer : « Sa place était à la cuisine et au lit où elle livrait le fruit défendu à l'homme pour sa jouissance quotidienne » (Bevic, 2005, p. 57).

Le dessous de la femme, sa force dans l'exécution des travaux ménagers et champêtres lui confèrent respect et considération de la part de l'homme, de surcroît si elle est féconde.

1.2.2. La femme : mère protectrice et éducatrice

Etre une bonne épouse dans la société traditionnelle n'est pas toujours une chose facile. La femme se doit d'assumer correctement ses tâches ménagères, de procréer et de bien prendre soin de ses enfants, pour être favorablement estimée. Pour l'homme, c'est une travailleuse née, qui n'attend que l'âge requis pour mettre en évidence ses talents pluridimensionnels.

Dans *La Légende de M'Pfoumou Ma Mazono*, Hakoula exécute sa tâche de protectrice et d'éducatrice avec beaucoup de minutie. Elle s'occupe correctement de l'encadrement de son fils, Ma Mazono et rend propice l'environnement dans lequel il grandit : « Nourri et traité avec un zèle sublime, un soin jaloux, le nourrisson accuse [...] une vigueur considérable » (J. Malonga, 1954, p. 76). Hakoula régule la vie de son fils et veille au redressement des actes qu'il pose. Elle le prévient des éventuels dangers. C'est que nous percevons à travers l'extrait ci-après :

Je tremble seulement et j'ai encore de la peine à la pensée du danger que tu viens de courir loin de moi. Tes absences m'alarmaient déjà beaucoup et voici que tu viens me parler de la chasse au phacochère avec des inconnus. Hélas ! Hélas ! Ne sais-tu pas que cet animal est féroce et dangereux quand il est blessé (idem, p. 83).

Mère et éducatrice, l'héroïne Hakoula incarne très bien l'image de la femme africaine. La mère de Matapari fait autant dans *Les Petits garçons naissent aussi des étoiles*. Elle est très attentionnée à l'égard de ses trois enfants, se montre très soucieuse quant à leur santé. On le voit à travers le passage où l'un des jumeaux, Banzouzi, par inadvertance, s'enfonce un grain de chapelet dans la narine gauche et

se retrouve à l'hôpital. Elle est à son chevet, ne le quitte pas un seul instant. Bien au contraire, elle ne fait qu'égrainer son chapelet, adressant de la sorte des prières au Très Haut pour son prompt rétablissement (E. Dongala, 2006, p. 93-96).

Plusieurs autres personnages féminins dans le roman africain reflètent cette image. C'est le cas de la mère de Toundi dans *Une vie de boy* de Ferdinand Oyono. Perspicace, elle prend souvent le parti de son fils contre le père. Enfant turbulent, Toundi quitte la maison pour échapper à une correction paternelle. Le soir, il rentre clandestinement en vue de quêter de la nourriture. Sa mère lui réserve une portion de porc-épic dont le père s'empare malheureusement :

Apporte la part de Toundi ici ! cria mon père. Il ne mangera pas de ce porc-épic. Cela lui apprendra à me désobéir.

-Tu sais, il n'a encore rien mangé depuis ce matin. Que mangera-t-il quand il rentrera ?

-Si vous voulez qu'il vous obéisse, ajouta mon oncle, privez-le de nourriture ... ce porc-épic est fameux...

Ma mère se leva et leur apporta la marmite. Je vis la main de mon père et celle de mon oncle y plonger. Puis j'entendis ma mère pleurer. Pour la première fois de ma vie, je pensai à tuer mon père (F. Oyono, 1956, p. 20).

À la vérité, la mère de Toundi est une véritable protectrice. Kéléra aussi l'est dans *Le vieux nègre et la médaille*. Celle-ci n'hésite pas à s'opposer à son mari pour protéger ses deux fils. Elle est en colère lorsqu'elle apprend que son mari Méka les a envoyés défendre la mère patrie occupée par les nazis, que ce dernier a même été gratifié d'une médaille le 14 juillet, jour de la fête nationale française. Elle s'en plaint : « Quelle femme ! Quelle mère est plus malheureuse que moi ! J'avais cru épouser un homme, un costaud... Mon Dieu ! Pourquoi ai-je épousé un derrière plein de m... ! Mes enfants, mes pauvres enfants, on vous a vendus comme judas a vendu le seigneur » (F. Oyono, 1956, p. 112). Malheureusement ses enfants ne reviendront jamais.

Tout compte fait, le « droit traditionnel » consacre l'infériorité de la femme par rapport à l'homme, et de ce fait limite foncièrement ses droits. Elle est perçue comme simple ménagère, protectrice et éducatrice... Mais la femme ne se croise pas les bras face à la situation qu'elle subit. Elle lutte pour ses droits.

2. La marche de la femme vers l'émancipation

Plusieurs événements ou circonstances permettent à la femme africaine de tendre progressivement vers la concrétisation de son rêve : être libérée des préjugés pour exercer les mêmes métiers que l'homme, participer à la gestion de la société, être dignement traitée par l'homme. Jean Malonga, Bevic et Emmanuel Dongala ont voulu non seulement produire un témoignage y relatif, mais certainement aussi par la conscientisation du public, contribuer à faire progresser la situation de la femme. Ici, *La Légende de M'Pfoumou Ma Mazono*, *La Chaise dorée* et *Les Petits garçons naissent aussi des étoiles* constituent de sortes d'armes de combat, pour abattre des forces rétrogrades, opposées au progrès.

L'objectif subsidiaire poursuivi ici est de répondre à la question suivante : comment la femme s'émancipe-t-elle dans *La Légende de M'Pfoumou Ma Mazono*, *La Chaise dorée* et *Les Petits garçons naissent aussi des étoiles* ? Deux points vont constituer la toile de la réflexion à mener à ce niveau : la décolonisation par le corps et la réforme du système traditionnel, puis l'ouverture aux métiers dits masculins ou d'hommes.

2.1. La décolonisation par le corps et la réforme du système traditionnel

L'image de la femme qui transparait dans le roman africain de façon générale, et dans le contexte traditionnel, est tout à fait terne. En effet, la tradition la prive même de ses libertés sentimentales. La loi est telle que celle-ci doit se soumettre entièrement à son mari. Ses désirs sont totalement subordonnés à l'homme qui n'est pas toujours à la hauteur de ses espérances. C'est d'ailleurs ce qui explique le vagabondage sentimental d'Hakoula. Plusieurs personnes s'inscrivent dans son répertoire romanesque telles N'Zingoula, Mavouanda etc. (J. Malonga, 1954, p. 40). C'est une attitude sans précédent. Elle trahit Bitouala, remettant ainsi en cause la tradition et le prestigieux titre de princesse issue du sang royal qu'elle a l'honneur de porter. C'est un véritable acte d'émancipation. On comprend dès lors pourquoi le clan Mi-Tsembo nourrit une colère si intense contre elle. Mais il ignore les déboires sentimentaux d'Hakoula qui, du reste, était jeune lorsqu'elle a été offerte à Bitouala, un mari qui lui a été imposé conformément à

la tradition. À cet âge, un enfant est censé être encore sous la responsabilité des parents qui doivent l'entourer des soins nécessaires pour sa croissance et sa maturation. D'ailleurs, l'intéressée fait savoir : « J'étais jeune et belle, loin de ma mère. J'ignorais le danger et l'ampleur du mal que je faisais, n'écoutant que mon jeune cœur épris de la vie facile et heureuse qui s'offrait à moi » (J. Malonga, 1954, p. 89-90).

Chez Dongala, Ma Lolo trahit le vieux Bidié avec Tonton Boula-Boula. C'est aussi une femme belle dont l'écart d'âge avec son « mari » contraste avec la réalité de la société moderne : « Il (le vieux Bidié) était si âgé par rapport à sa femme que pendant longtemps j'avais cru que c'était sa fille » (E. Dongala, 2011, p. 79-80). En agissant de la sorte, Ma Lolo affirme son autonomie vis-à-vis de la tradition. Elle assumera pleinement son émancipation à travers les actions militantes qu'elle mènera aux côtés de son amant, Boula-Boula : Ma Lolo va jusqu'à divorcer et obtenir un poste très prisé, notamment celui de présidente de l'Union des femmes révolutionnaires, organisation féministe du parti au pouvoir. Visiblement, le régime qui se veut révolutionnaire a compris la nécessité de faire participer activement la femme à la gestion de la cité, de lui donner la place qui lui convient en son sein : il y a une nette évolution de la situation de la femme.

Dans plusieurs autres romans comme *Le Pleurer-rire* d'Henri Lopès, *L'Anté-peuple* et *La Vie et demie* de Sony Labou-Tansi, la femme se joue des sentiments des hommes pour affirmer et consolider son émancipation. Son sexe lui sert de tremplin. Soukali, l'épouse d'un douanier inspecteur, insatiable des prestations de « son homme » au lit, se permet de se jeter dans les bras du Maître d'Hôtel du président Bwakamabé Na Sakkadé, à l'instar de Ma Mireille, la première dame (H. Lopès, 2003, p. 125-127). En sus de cela, l'épouse du chef de l'Etat entreprend « une grève du sexe » (*idem*, p.349), véritable acte de courage face au redoutable dictateur qu'est son mari, pour faire libérer Soukali et bien d'autres de ses camarades de lutte arrêtées pour appartenance au groupe rebelle Téléma dirigé par Malaïka Yabaka (une femme) et en lutte contre son régime (H. Lopes, 2003, p. 320-322). Dans le même sens, le sexe de Chaïdana, de même que celui de Yealdara, participent de la démonstration de la supériorité de la femme du point vue sentimental. On assiste à une véritable

inversion de rôles. C'est la femme qui prend les initiatives. Elle infantilise même le politique. Le sexe dit faible par les hommes devient alors le sexe fort. Dongala, Malonga et Bevic paraissent incontestablement comme des romanciers iconoclastes, par rapport à la tradition.

Longtemps sous l'emprise de la tradition, la femme, bien de fois aidée par certains hommes s'apitoyant sur son sort, adopte une posture démarcative de la tradition assujettissante. Dans *La Légende de M'Pfoutou Ma Mazono*, Hakoula expliquant à son fils les causes de sa réclusion, lui révèle son amertume pour la coutume dont elle fait le procès :

La femme ignore le bonheur de la liberté ; ses désirs et ses préférences personnelles lui sont contestés. La femme est la chose de celui qui l'a acquise. Veuve, elle attendra pendant quatre à cinq saisons sèches pour écouter ses sens, se rappeler qu'elle est femme. La maternité lui impose avec rigueur la même abnégation, les mêmes sacrifices. En un mot, la femme n'a aucun droit affectif. Elle est un bien précieux de qui on exige tout : fécondité, docilité, fidélité, rentabilité, mais à qui on dénie la liberté la plus élémentaire. Jeune, belle, elle est convoitée, cédée au meilleur offrant. Elle remplace, par devoir, la grand-mère, la tante, la sœur stérile chez le vieillard le plus sénile. Tel a été mon cas qui n'est d'ailleurs pas unique dans son genre. J'ai été obligée de prendre la place d'une grand-mère, décédée avant que je ne fusse née, dans un grand clan (J. Malonga, 1954, p. 88-89).

Vue sous cet angle, la tradition est une mauvaise chose. Mais Ma Mazono se veut plus conciliant. Convaincu de la raison d'être de certains de ses aspects, il suggère l'idée que soient réformées toutes les lois ancestrales à l'encontre de l'émancipation de l'homme en général et de la femme en particulier :

Il remonte, lui aussi, bien loin dans le labyrinthe de ses lois et coutumes rigides qu'il se plaît à réfuter et veut peut-être réviser. IL se révolte que jusque-là, aucune brèche n'ait été ébauchée dans ce roc traditionnel. Tout en reconnaissant sa nécessité impérieuse dans une société coordonnée, il condamne sa rigidité. Pour lui, il voit le cas, non seulement en juge et chef, mais aussi en homme qui ne peut tolérer l'injustice. Sa mère est

coupable ? Soit ! Mais, n'existe-t-il pas des circonstances atténuantes dans son cas troublant et tout particulier : elle était jeune, belle, sans expérience, et loin de toute surveillance (J. Malonga, 1954, p. 90).

Nous percevons à travers cet argumentaire que la société traditionnelle africaine recèle des tares de sous-développement, car exclure la femme de son organisation ainsi que de son fonctionnement politique, la priver de ses droits fondamentaux est une grave erreur. La femme est un être humain qui mérite respect et considération, ainsi qu'elle le prouve par les actes qu'elle pose aussi bien que l'exercice des métiers dits masculins.

2.2. L'ouverture aux métiers dits masculins

La femme africaine a longtemps souffert de la discrimination de son genre. L'ensemble des préjugés pesant sur elles l'ont aussi longtemps maintenue dans l'auto-discrimination. L'ouverture de la formation ou de l'éducation scolaire aux femmes a contribué à l'ouverture de la gent féminine aux métiers dits masculins. Mais de nombreuses femmes sont limitées dans leur émancipation. Ainsi, on peut le constater, les professions qu'elles exercent sont toujours les mêmes. Quand elles ne sont pas cultivatrices, elles sont vendeuses, infirmières ou institutrices. Ces deux dernières professions correspondent effectivement à la tâche traditionnelle qu'on attribue aux femmes : l'éducation des enfants ou les soins aux malades. Il n'est pas étonnant que des années durant, les romanciers éprouvent des difficultés à imaginer des professions nouvelles pour les femmes.

Bevic, Jean Malonga et Emmanuel Dongala, font partie de ceux qui se sont démarqués de la majorité d'entre eux. Ceux-ci envisagent de nouveaux métiers qu'exercent parfaitement leurs personnages féminins. Il s'agit des métiers politiques. Hakoula est, symboliquement, « Gouverneur » de la société N'tsangou, (elle inspire beaucoup son fils de même que tous ses « sujets »), dans *La Légende de M'Pfoumou Ma Mazono*. Ma Lolo est présidente de l'unique organisation féminine du parti au pouvoir, dans *Les Petits garçons naissent aussi des étoiles*. Marie Pierre Sydoé est présidente de la république dans *La Chaise dorée* de Bevic. Ces femmes mettent leurs savoir-faire au service de la société. Par leur travail, elles prennent

activement part à la gestion de la cité, de la nation. C'est dire que les femmes sont aussi intelligentes que les hommes. Elles se montrent parfois plus serviables et plus efficaces, et dans bien de cas, se passent du concours des hommes. Hakoula est un bel exemple à cet effet. Dans la forêt, elle se prend correctement en charge : « Pourquoi, s'est-elle dit, pourquoi ne pas essayer de faire ce que font les hommes au village. Rien ne manque ici. J'ai du *m'pounga* et du raphia. Pourquoi leurs fibres mélangées ne serviraient-elles pas à me confectionner des habits » (J. Malonga, 1954, p. 74). L'attitude d'Hakoula confirme bien la pensée de Ghandi selon laquelle dire de la femme que c'est un sexe faible est une diffamation, c'est une injustice de l'homme envers les femmes. La femme africaine est battante, elle n'est pas toujours celle qui tire prétexte de la faiblesse de ses muscles pour justifier sa nonchalance, son indolence. Elle travaille lorsqu'elle s'impose une nécessité. Même étant seule, elle est capable d'imaginer, de réfléchir afin d'apporter ou de trouver une solution à un problème. Aux côtés de son fils, Hakoula rassemble une « peuplade » auprès de laquelle elle jouit d'un prestige incontestable. Ma Lolo jouit, elle aussi, d'un prestige à la tête de l'Union révolutionnaire des femmes dont elle a la charge de conduire les destinées. Sydoé jouit également d'un rayonnement politique incontestable. Première femme à accéder à la magistrature suprême, elle étonne les hommes, même ses adversaires politiques qui, malheureusement, ne font preuve ni de fair-play, ni de bonne foi.

2.3. L'exercice des métiers modernes

La société moderne donne à la femme la possibilité d'exercer librement un ou des métiers de son choix. Décomplexée, elle profite de ses atouts (agilité, sérieux etc.) pour s'imposer dans le monde du travail, qu'il s'agisse du secteur formel ou informel. Ce sous-point nous donne l'occasion de le voir, précisément dans l'œuvre de Dongala et de Bevic. Nous allons y répondre à la question de savoir comment dans *Les Petits garçons naissent aussi des étoiles* et *La Chaise dorée* de Bevic, la femme exerce des métiers modernes. La réponse à cette interrogation se dégagera de l'évocation de la pratique du commerce et de l'exercice du pouvoir par la femme.

2.3.1. La pratique du commerce

Bon nombre de fictions africaines accordent une place prépondérante à la pratique féminine du commerce, mais d'un commerce de type nouveau. C'est le cas de *Photo de groupe au bord du fleuve* d'Emmanuel Dongala. Dans ce roman, il est lié à une nature d'activité jusque-là réservée à l'homme. Emancipées, les commerçantes modernes sont nombreuses. C'est le cas de Ma Bileko qui, pendant beaucoup d'années, part régulièrement en Afrique de l'ouest et en Asie acheter des bazins et autres articles qu'elle vend. Elle soutient son instituteur de mari malade jusqu'à sa mort. A propos, les efforts qu'elle consent occasionnent sa faillite. Elle rejoint comme Méréana, la protagoniste, les casseuses de pierres au bord du fleuve. L'activité les nourrit. Et celles-ci luttent pour la valoriser, en augmentant le prix de la caillasse de dix mille (10.000) à quinze mille francs (15.000) fcfa.

En dehors du foyer qu'elle tient, la mère de Matapari exerce aussi le commerce dans *Les Petits garçons naissent aussi des étoiles*. L'orthodoxie que les hommes reconnaissent souvent à la femme, en ce qui concerne la gestion de l'argent, lui permet d'y prospérer tant soit peu. Détaillante, elle parvient à aider constamment son mari à combler le déficit des premières nécessités dans le foyer. De temps à autre, elle achète aux enfants quelques accessoires destinés à leur amusement et à leur scolarité. Matapari le souligne : « Grâce à l'apport de son petit commerce (maman) permettait au maigre salaire d'instituteur de papa de nous acheter des mangas et des cassettes vidéo » (E. Dongala, 2011, p. 312). Le commerce de la femme apporte un « deuxième salaire » à la petite famille. Nous le voyons aussi avec Mâ Lolo, épouse dans la maison du vieux Bidié. Celle-ci est toujours aux côtés de son « homme », pour l'aider à tenir son commerce. Lors des absences répétées de ce dernier, elle le remplace et accomplit soigneusement sa tâche. Son commerce est bien achalandé. La clientèle est satisfaite de la qualité des services qu'elle offre. Mais, l'homme en devient jaloux, au point de ne pas supporter l'idée de se séparer d'elle un seul jour. D'ailleurs, Boula-Boula la lui arrache difficilement. Numéro deux du régime au pouvoir (secrétaire du parti), il la fait nommer au poste de présidente de la principale organisation féminine du parti unique : « Non seulement il avait pris comme secrétaire particulière Mâ Lolo, mais il l'avait nommée à la tête de

l'union révolutionnaire des femmes » (E. Dongala, 2011, p. 262). Mâ Lolo quitte Ibibiti pour la ville où elle doit assumer ses nouvelles fonctions. Boula-Boula propose de la remplacer par un autre gérant dont le parti s'occuperait financièrement. Bidié rejette catégoriquement l'offre :

Le vieux Bidié avait timidement protesté en disant qu'il n'avait plus personne pour gérer sa boutique, mais grâce à son bon cœur, tonton lui recruta un employeur payé sur les finances du parti ; le vieux refusa en lui disant fermement qu'il a vécu toute sa vie honnêtement de son propre travail (E. Dongala, 2011, p. 133).

Mais la page est tournée. La dame entend désormais contribuer activement au progrès de la société en assurant pleinement, « grâce à son amant », ses nouvelles fonctions politiques.

2.3.2. *Le métier de politicien*

La problématique de la gestion du pouvoir par la femme dans la société moderne revêt un grand intérêt pour Bevic. C'est ainsi qu'il y consacre une place prépondérante dans *La Chaise dorée*. Mieux que son prédécesseur, Sydoé gère le Gocon. Sa gestion se fonde sur trois valeurs importantes, notamment la justice déjà mentionnée, la paix et le travail promis à ses concitoyens : « J'incarnerai cette République dans la légalité, la justice, la paix et en me fondant sur les lois en vigueur » (Bevic, 2010, p. 40).

À peine investie, elle se met au travail. Elle cherche à redonner de la dignité aux Goconais en faisant respecter les droits humains. Dans cette optique, elle décrie l'impunité et proclame la justice pour tous dans son tout premier discours à la nation :

À partir d'aujourd'hui, tous les habitants de Gocon sont libres et égaux devant la loi. La République de l'impunité de la gabegie, du crime organisé et ordonné prend fin ce jour. Dès l'instant, une nouvelle République vient de naître. Elle sera fondée sur de nouvelles exigences et sur le triomphe de la justice (Bevic, 2010, p. 41).

Pour la nouvelle présidente, l'intérêt supérieur de la nation prime sur les intérêts personnels. Elle entend ramener l'ordre dans le pays, tout en mettant ses concitoyens devant leurs responsabilités. Personne, déclare-t-elle, n'est au-dessus de la loi. Elle n'épargne personne, ni ses propres enfants, ni son mari et les autres membres de sa famille. D'ailleurs, pour éviter toute dérive pouvant entacher son règne ou mettre à mal son régime, elle organise une réunion au cours de laquelle elle fait savoir à ses proches :

Quelques jours après son élection, elle avait réuni sa famille et lui avait adressé cette mise en garde.

Mon cher et tendre époux, mes enfants chéris et vous autres : parents, et beaux- parents, cousins et amis, la tâche que je vais bientôt assumer est immense difficile et contraignante. Elle exige l'application des lois et règlements de la nouvelle République. La tranquillité, la paix et le développement du pays en dépendent. Ainsi, je vous demande de vous conformer aux lois en vigueur, afin d'éviter de poser des actes désobligeants qui en entameraient mon honneur et surtout de toute la nation (Bevic, 2010, p. 41).

Ceux-ci vont découvrir son sérieux, lorsqu'elle décide de déchoir son mari, Malar, de sa haute fonction de directeur général de la plus grande banque du pays, pour détournement de fonds au profit de ses nombreuses maîtresses qu'il entretient dans Tandala, la capitale. Toute tentative de ce dernier de vouloir la persuader de revenir sur sa décision sera sans succès. Une autre sanction est infligée à son fils aîné qui, voulant profiter de la position sociale de sa mère, se permet sans vergogne, de perpétrer un viol sur la personne d'une paisible citoyenne :

Le fils aîné de Sydoé fut incarcéré à la police pour viol. La Présidente de la République l'ignora. Elle le prit pour un citoyen qui avait les mêmes droits et les mêmes devoirs que tous les autres. Il fut transféré à la maison d'arrêt où il fut jugé et jeté en prison pour une durée de six mois (ibid.).

Dans cette optique, elle cherche à instaurer et consolider une véritable paix sociale. Elle fait appliquer une mesure importante y relative : « Tous les prisonniers politiques et économiques sont

libérés » (Bevic, 2010, p. 59). C'est le grand pardon que le peuple entier doit accepter d'accorder à toutes ces personnes coupables de forfaitures. Outre les actes politiques, Sydoé invite le peuple au travail, gage de l'amélioration de leur condition d'existence : « La paix doit s'accompagner du travail qui est le fondement de notre liberté » (Bevic, 2010, p. 58), fait - elle comprendre. De la sorte, elle veut atteindre l'autosuffisance alimentaire nationale. Elle investit alors pour la mécanisation de l'agriculture. Mère attentive et attentionnée à l'avenir de la population, la Présidente se bat pour lui garantir son éducation et surtout sa santé physique, mentale, et psychologique sans laquelle il ne peut pas comprendre les enjeux de sa politique et s'impliquer correctement dans le travail. Son régime crée des écoles, multiplie des communications pour vulgariser et faire intérioriser les valeurs qu'incarne en premier lieu la belle et charmante Sydoé : valeurs de travail, de solidarité, de fraternité, de dignité, de liberté, du respect de l'autre.

La santé, l'une des grandes priorités aux côtés de l'enseignement et de l'agriculture, se voit allouée un budget colossal. Bien conseillée par une équipe d'experts chargés de réfléchir sur la question, elle fait régulièrement approvisionner les hôpitaux, dispensaires et centres de santé intégrés. Elle décrète la gratuité des soins de santé pour tous. Examinés en conseil de ministres, tous les projets de la Présidente sont approuvés et votés à l'unanimité par l'ensemble des élus au parlement, ce qui fait sa force. Elle parvient à asseoir son autorité dans tout le pays. Épouse fidèle, même lors de ses déplacements à l'intérieur et à l'extérieur du pays, elle fait développer pour son pays une diplomatie solide et attractive. Plusieurs investisseurs nationaux et étrangers y investissent.

La situation économique s'améliore considérablement : « Son économie était florissante. Des usines naissaient un peu partout. Elle se remarquait dans tous les secteurs du pays. Le niveau de vie des travailleurs goconais était acceptable » (Bévic, 2010, p. 58). Ainsi donc, plusieurs emplois sont créés, le chômage résorbé, la bataille de la paix sociale gagnée : « La nouvelle République était en marche. Les Goconais et les Goconaises avaient retrouvé le sourire. Tout allait mieux dans le pays. Trois mots simples alimentaient toutes les conversations : la paix, la liberté et le travail sans lesquels le développement était impossible » (id., p. 71). Pour consolider tous ces

acquis, la Présidente se lance dans une impitoyable croisade contre la corruption et le tribalisme érigés en mode de gouvernement par le régime rouge du dictateur Luc Mobali Monéné. Les audits s'imposent dans tous les ministères, plusieurs fonctionnaires véreux sont arrêtés : « Quelques fonctionnaires nostalgiques du précédent régime continuaient à dilapider les fonds du pays. Plusieurs d'entre eux furent arrêtés, jugés et condamnés suivant les lois de la nouvelle République » (id., p. 58). Comme toujours, l'ancienne conseillère diplomatique et politique du ministre des Affaires étrangères, Marie Pierre Sydoé, séduit par sa méthode de travail, sa rigueur et ses capacités intellectuelles : « Sydoé émerveillait tout le monde grâce à ses connaissances et sa disponibilité, et surtout à son savoir-faire » (id., p. 41). Plus les mois passent, plus la nouvelle République s'affirme. Elle améliore progressivement les conditions de vie de tous les Goconais. La nouvelle République est vraiment en marche. Malheureusement, ses adversaires ne font pas preuve de fair-play. Comme la plupart des opposants africains, ils donnent l'impression qu'ils sont sourds-muets, qu'ils ne voient rien se faire ; ils désignent le bleu par le noir, le rouge par le vert etc. Malgré les mauvaises langues, la population goconaise soutient sa présidente. Une tentative de coup d'état injustifié contre son régime se solde par un échec. Visiblement, elle est sous la grâce de la providence.

Conclusion

En définitive, *La Légende de M'Pfoumou Ma Mazono* de Jean Malonga, *Les Petits garçons naissent aussi des étoiles* d'Emmanuel Dongala et *La Chaise dorée* de Bevic sont de véritables tableaux descriptifs de la condition de la femme africaine dans la tradition aussi bien que dans la modernité. Dans « l'univers traditionnel » régi par un certain nombre de lois rigides, la femme ne jouit pas pleinement de ses droits. Elle est simplement perçue comme un être faible dont l'importance se limite au rôle qu'elle joue dans un foyer conjugal : être mère et éducatrice des enfants, une aide pour l'homme. Aussi considérée comme un être passionnel dont tous les besoins reposent sur l'homme, elle n'est pas associée au règlement des problèmes de la société. Exclue des cercles de prises de décisions, privée de libertés fondamentales, la femme ne peut pas s'épanouir. Ne pouvant pas

pendant longtemps supporter cet état de chose, celle-ci se révolte. En effet, à la faveur de plusieurs circonstances, la femme se démarque psychologiquement de la situation qui lui était imposée, s'engage dans la lutte pour l'émancipation du genre et l'instauration d'un ordre juste et équitable. Jean Malonga, Emmanuel Dongala et Bevic créent ainsi des personnages archétypes, incarnant la lutte pour l'émancipation féminine. Il s'agit notamment d'Hakoula, de Mâ Lolo, de la mère de Matapari et de Marie pierre Sydoé. Avec ces personnages, les romanciers se livrent ainsi à un véritable procès de la tradition. Pour eux, la femme jouit des mêmes facultés intellectuelles que l'homme. Elle peut réfléchir, proposer des idées utiles pour le progrès de la société, exercer les mêmes métiers que l'homme, pour le bonheur de tous.

Par son courage et sa détermination, la femme participe de l'avènement d'une société moderne : elle a une part importante dans l'instauration et la consolidation de la démocratie. En s'engageant dans la gestion des affaires publiques, elle réussit là où l'homme a vraiment échoué. Elle fait preuve de doigté dans l'exercice des métiers jadis dits d'homme. Il faut dire que la femme a des atouts. Jouant sur ses élans maternels, elle capitalise la confiance que les hommes lui font désormais. Promu à de postes de haute responsabilité, elle contribue à faire retourner la société à des valeurs cardinales : la justice sociale, l'amour du travail et l'entraide. Outre le « métier politique », la femme exerce le commerce. Elle fait preuve d'une bonne gestion. Il y a de quoi affirmer que la femme gère mieux que l'homme. La société doit donc lui accorder plus d'attention et l'inciter à plus de rigueur dans le travail, car d'elle dépendent en partie l'éducation et le progrès continu de la société. En l'associant davantage à la gestion de la société, les rendements attendus seraient bien meilleurs.

Bibliographie

Œuvres du corpus

BÉVIC, 2005, *La Chaise dorée*, Paris, Publibook.

DONGALA Emmanuel, 2006, *Les Petits garçons naissent aussi des étoiles*, Paris, Groupe DDB.

MALONGA Jean, 1954, *La Légende de M'pfoumou Ma Mazono*, Paris, Présence africaine.

Autres ouvrages

- AMOSSY Ruth, 2012, « Faut-il intégrer l'argumentation du discours. Problématiques et enjeux », Article publié dans la Revue électronique Argumentation et l'analyse du discours (2012) - du groupe ADDAR (Analyse du discours, argumentation, rhétorique)
- ANTSUE Jean Bruno, 2018, *Poétisation des identités dans l'œuvre romanesque de Henri Lopes*, Thèse de Doctorat unique n°2541, FLASH, Université Marien NGOUABI-Brazzaville.
- BARTHES Roland, 1975, *Roland Barthes par Roland Barthes*, Paris, Seuil.
- BENAC Henri, 1974, *Guide des idées littéraires*, Paris, Hachette.
- BEYALA Calixte, 1987, *C'est le soleil qui m'a brûlé*, Paris, Stock.
- BLACHERE J.C et FALL Sow, 1977, *Les genres littéraires par les textes*, Dakar – Abidjan, Les Nouvelles Editions Africaines.
- BUTLER, Judith, 2005, *Trouble dans le genre : pour un féminisme de la subversion*, trad. Fr., La Découverte.
- CHASSY Jean -François, 2002, "Doxa ", *Le dictionnaire du littéraire* (dir.) Paul Aron et alii, Paris, Puf.
- CHEMAIN Roger et CHEMAIN-DEGRANGE Arlette, 1979, *Panorama critique de la littérature congolaise contemporaine*, Éditions Présence Africaine.
- CHEVRIER, Jacques, 1981, *Anthologie africaine d'expression française*, volume 1 : Le roman et la nouvelle, collection monde noir poche, Paris, Hatier.
- DONGALA Emmanuel, 2010, *Photo de groupe au bord du fleuve*, Paris, Le serpent à plumes.
- FANTOURE Alioum, 1972, *Le Cercle des tropiques*, Paris, Présence africaine.
- KONATÉ Moussa, 1983, *Fils du chaos*, Paris, L'Harmattan.
- LABOU-TANSI Sony, 1979, *La Vie et demie*, Paris, Seuil.
- LOPES Henri, 1982, *Le Pleurer-rire*, Paris, Présence africaine.
- MAIRA Daniele et ROULIN Jean-Marie, 2015, *Masculinités en révolution*, PUSE.
- POULET Georges, 1971, *La conscience critique*, Paris, José Corti.
- RICHARD Jean Pierre, 1955, *Poésie et profondeur*, Paris, Seuil.